Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 51 (1913)
Heft: 6

Artikel: La fenna naîrè
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-209335

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

La fenna naîrè.

Je prai onna fenna
Lé pressa dé né,
Le s'est trovaie naîre
Naîre qu'on corbé.
L'a lè tsambès corbès
Le dzénaux gotraux,
Dè la granta barba
Lè ge pekagnaux
Je prai onna fenna
Lè pressa dé né
Le s'est trovaie naîre
Naîre qu'on corbé.

LE SALUT

Le « salut », substantif du verbe « saluer ».

Pour beaucoup de personnes, rien de plus banal qu'un salut. C'est, de la part d'une dame, une légère inclinaison de la tête et du buste; de la part d'un monsieur, l'action de soulever plus ou moins son couvre-chef. C'est moins que cela, même, pour quelques-uns. En effet, s'il est — en France, précisons — certains officiers qui, fidèles aux traditions de politesse et de galanterie de leur pays, estiment insuffisant, à l'égard d'une dame, le salut militaire, prescrit par le règlement, admis par les usages, il n'est ici que trop de civils qui se croient autorisés à s'en tenir là. Ils n'ont aucune excuse. Le salut genre militaire ne peut-être le fait, au civil, que d'un rustre. Le mot n'est pas trop fort.

Ah ! certes, ce ne sont pas nos bons aïeux qui se fussent jamais permis le salut escamoté que nous pratiquons aujourd'hui. Pour eux, ce n'était pas une formalité, une simple obligation; c'était un *acte* de politesse, presque un hommage. Et cette courtoisie était si bien dans les mœurs, que nos anciens ignoraient la scandaleuse et stupide gamme des saluts que nous ne connaissons que trop. Leur salut était le même pour tous, grands et petits, riches et pauvres; il était toujours accompagné d'un gracieux sourire, parfois même d'un souhait.

A notre époque, on rencontre peu de gens polis, là, vraiment polis. Ils s'en excusent, sans doute, disant :

— On n'a plus le temps !

Avec ça que, si pressé, si affairé, soit-on, on n'a pas le temps d'être poli. A d'autres !

Mais ce qui est le plus inexcusable encore, le plus ridicule, à coup sûr, ce sont les gens qui graduent leur coup de chapeau suivant la condition sociale de la personne à qui il s'adresse. Est-ce que la politesse n'honore pas tout d'abord celui qui la pratique, plus encore que celui qui en est l'objet? Peut-on concevoir des degrés dans la politesse, surtout dans une de ses manifestations les plus élémentaires : le salut?

On est poli ou on ne l'est pas, à quelque classe de la société qu'on appartienne ; et plus on est haut placé dans l'échelle sociale, plus aussi l'impolitesse est impardonnable, plus il est grotesque de ne pas saluer de même façon, avec la même bonne grâce, *toutes* les personnes, et les humbles surtout.

Les gens qui ont vraiment de l'éducation et quelque esprit sont toujours polis, toujours; et ils sont à l'abri des sottes mesquineries que nous venons de signaler.

Il est encore une chose qui est profondément grotesque et peu propre à donner une idée bien favorable de l'esprit des personnes qui en sont coutumières, de cette chose. C'est la façon qu'ont certaines de ces personnes de connaître ou de ne pas connaître les gens, suivant les circonstances, le lieu ou la compagnie.

Il n'est certes pas rare de voir un monsieur qui vous connaît depuis longtemps, dont vous avez été même, peut-être, le camarade de classe, vous sauter un jour au cou, à vous étouffer et vous traiter à tu et à toi, quand votre compagnie lui peut être agréable ou utile. Puis, le lendemain, parce qu'il est avec M. de X. ou Mme von Z., ou avec M. Un tel, membre influent de quelque corps officiel, ou bien parce que, dans l'exercice de vos modestes occupations, vous êtes dépourvu de tout prestige, de tout éclat, il ne vous connaît plus.

Ledit monsieur qui, depuis des années, vous rencontre quotidiennement et feint de ne pas vous voir, pris d'une soudaine lubie, vous aborde un beau jour, la main tendue, le sourire aux lèvres.

— Eh ! salut, mon vieux. Que deviens-tu? On ne te voit plus. Tu as été à l'étranger?... Non?... Mais alors tu te caches. C'est triste, pourtant : habiter la même ville et ne jamais se voir. Il nous faudra prendre rendez-vous, un soir.

Le lendemain, vous rencontrez le monsieur — comme vous le rencontrez depuis des mois. Vous saluez, naturellement. Vous êtes poli.

Le « cher ami » a tourné la tête sitôt qu'il a aperçu la vôtre. Il vous faut attendre la prochaine lubie.

Mais quand elle viendra, la lubie, quand le « cher ami », que vous rencontrez tous les jours et qui feint de ne pas vous voir, vous sautera de nouveau au cou, en vous demandant « ce que vous devenez, qu'on ne vous voit plus », etc., n'hésitez pas :

— Hé ! là, mon vieux fumiste, ç'a ne prend plus ! Va donc voir à Piogre si j'y suis.

J. M.

L'enseigne d'un poète.

Sur sa porte, on lit : « Que veux-tu ? »
Car tout est de sa compétence :
Enigmes, chansons, drames, stances,
Des bouquets pour sainte Vertu
Ou des madrigaux pour Constance,
Une épigramme, une romance,
Un sujet neuf ou rebattu,
Un poème de conséquence
Voire un acrostiche pointu ?...
Mais quand on veut un impromptu
On le prévient un mois d'avance.

(Pons de Verdun).

LES PETITS MÉTIERS

Voici des lignes qui, par le fond, sinon par la forme, trahissent le poids des ans, mais à la façon de ces vieux flacons poussiéreux que, pour ceux-là seuls qui les apprécient, on exhume à l'occasion de derrière les fagots. Il n'y s'agit pas de chez nous, mais de Paris. Après tout, n'est-on pas tous, par quelque côté, un peu de la grand' ville, surtout de ce Paris « parisien », de jadis, qui n'est plus guère, hélas ! Mais, cédons la parole à Jules Janin. Ceci n'est qu'un extrait :

Paris est rempli d'un peuple d'industriels qui n'appartiennent qu'à la grande ville, qui n'ont plus aucun sens, passé la barrière; industrie en tous genres; industrie de hasard qui a ses apprentis, ses maîtrises, son service central; industrie de chiffons, de vieux clous et de verres cassés, de poèmes épiques et de vaudevilles ; toutes choses dont je dois parler gravement et avec estime; toutes industries avouées par la probité la plus sévère, le besoin le plus légitime; toutes industries qui font vivre des familles, qui envoient des enfants au collège qui donnent des dots aux filles à marier, et souvent un tombeau au Père-Lachaise, quand le spéculateur a été riche, heureux, honnête homme, et qu'il n'a pas fait son testament pour des ingrats.

Voyez-vous? le petit métier domine dans cette grande cité. Il en coûte si cher pour acheter une charge, même d'huissier-priseur ! il faut tant d'argent pour ouvrir la plus petite boutique, dans un temps où il n'y a pas de boutiques sans glaces contre le mur et sans acajou au comptoir ! les propriétaires de Paris sont si durs ! le papier est si difficile à escompter ! Cependant il faut vivre, il faut échapper au désordre et à l'hôpital. Vive donc le petit métier, sans boutique, sans patente, sans propriétaire, sans lettres de change, sans profits, le petit métier en plein air, à pied, les mains dans les poches, la hotte sur le dos, ou mollement étendu au coin de la rue sur les crochets du commissionnaire, attendant un chaland qui va venir !

A une heure du matin, dans les halles, quand tout Paris vient d'entrer dans le sommeil, sommeil haletant et précipité, véritable cauchemar commencé au bruit des voitures et qui s'achève aux cris des marchands d'habits, vous entendez autour des halles un bruit singulièrement animé. On ne dort pas aux halles; aux halles les petits métiers commencent. Alors arrive de toutes part, attelé à de petites voitures, un peuple de négociants qui spéculeront toute la journée sur un boisseau de pommes de terre, sur douze bottes de carottes, sur un paquet d'oignons, sur quelques douzaines d'œufs. Pendant que le grand commerce de comestibles reste immobile à sa place, attendant fièrement les cuisiniers des grandes maisons et le savant cordon-bleu de la bourgeoisie, voilà nos spéculateurs en petit qui s'éparpillent de bonne heure pour porter aux pauvres et aux poètes leur nourriture de la journée. Le pauvre mourrait sans ces carottes, ces pommes de terres et ces œufs équivoques. Le pauvre n'est pas assez riche pour aller chercher ses vivres à la halle, où tout est à meilleur marché : il attend à son cinquième étage ; il attend non-seulement la providence de chaque jour, mais la providence de chaque heure de la journée. Ainsi est fait le grand Paris, le Paris qui travaille et qui espère; toute la vie de ce Paris de second ordre se passe à acheter son repas à des revendeurs. Le matin, quand la laitière a préparé son lait et se repose noblement à côté de son chien et de son vase en ferblanc, vous voyez arriver à la file tout le quartier matinal : des femmes en casaque blanche, pâles encore de leur sommeil, et les cheveux retenus dans le mouchoir; de petites filles de quinze ans qui viennent à la place de leur mère violettes de froid et les cheveux flottants; la femme de chambre joviale, le célibataire empesé, le portier ricaneur, l'employé qui se sent humilié de venir chercher sa pitance au grand jour, innocentes abeilles autour de la ruche. La laitière leur dispense son lait d'une main avare; la distribution laitée dure jusqu'à midi. Cette laitière n'a jamais eu une vache à elle, elle n'a jamais entendu le chant de la poule qui pondit ses œufs; toute sa ferme est située dans une maison de la rue aux Ours; son rustique enfant est petit-clerc dans une étude, et l'honnête laboureur, son mari, tient les cannes et les chapeaux dans les soirées.

Heureux l'homme des champs s'il connaît son bonheur!

Ecoutez ! à midi voilà Paris qui se réveille ! le bruit monte aux cieux ; tout s'agite, les grands et les petits métiers entrent en concurrence. Chaque métier, à Paris, à sa concurrence et sa parodie, haut et bas, honnête ou non, permis ou toléré. Cherchez bien, et partout vous trouverez à côté des grandes spéculations appuyées sur des capitaux immenses, les spéculations de la petite propriété, du commerce modeste, du marchand qui n'en est pas un. Voyez Paris : à côté du cachemire de l'Orient, éternel sujet des plaisanteries de M. Scribe, s'étale le cachemire Ternaux ; non loin du cachemire Ternaux, la marchande à la toilette étale ses guenilles restaurées; mais, plus bas, madame La Ressource, un carton sous le bras, s'en va louant, à tant par jour, la dentelle trouée, le manteau doré du théâtre. Le petit métier est un protée qui ne rougit de rien, qui se plie et se replie dans tous les sens, qui se mettra dans la boue pour avoir de quoi se vêtir, qui se vautrera, s'il le faut, dans la fange, pour avoir une chemise blanche, qui ne craint aucune espèce de honte, aucun